

Dans tous les secteurs de la santé, les professionnels sont régulièrement confrontés à des situations où il n'est pas toujours évident de savoir quoi faire pour bien faire. Il faut malheureusement le déplorer, la démarche de se réunir en équipe ou de consulter un ou plusieurs collègues pour prendre la décision éthique la plus juste possible n'est pas encore devenue une habitude partout. Tous évoquent le manque de temps. Certains éprouvent de la gêne à exposer leurs difficultés professionnelles : ils ont peur d'être jugés incompetents. D'autres encore ont vite renoncé à de tels échanges qui ressemblaient davantage à des discussions de café du commerce. A l'évocation de ces prétextes bien réels, on comprend qu'une des solutions possibles consiste à professionnaliser le débat éthique, c'est-à-dire à offrir un cadre et une méthode qui permettent précisément de gagner du temps, de rassurer les acteurs de la santé et de structurer la réflexion. Cette professionnalisation du débat éthique est d'autant plus nécessaire aujourd'hui que dans les cas difficiles où il n'est pas toujours évident de trouver une solution satisfaisante, on a tout intérêt à ce que chaque médecin ou soignant soit convaincu de la pertinence des gestes qu'il va se résoudre à poser : on sait qu'une des causes principales de l'épuisement du personnel – toutes spécialités et tout statut confondus – est la perte de sens dans les tâches à accomplir. Par ailleurs, dans ces situations délicates, les solutions retenues ne font pas toujours l'unanimité : il est dès lors important d'être au clair sur les raisons qui motivent la décision retenue pour pouvoir les partager ensuite avec le patient et sa famille, comme avec le reste de l'équipe, quand ce n'est pas devant un juge, lorsque malheureusement la situation s'est compliquée au point de déboucher sur une plainte.

Ainsi, la professionnalisation du débat éthique passe sans doute par l'apprentissage de méthodes qui aident à la prise de décision. Disons d'emblée qu'aucune d'entre elles n'est un remède miracle. Elles peuvent même parfois être perçues, à juste titre, comme des carcans qui figent la réflexion ou l'étouffent. A vrai dire, tout dépend de l'usage qu'on en fait. Ces méthodes se révèlent précieuses lorsqu'elles soutiennent la réflexion. Par contre, elles plombent les débats lorsqu'elles sont suivies mécaniquement, sans état d'âme, ou juste pour se donner bonne conscience. L'idéal est de voir une équipe s'en inspirer librement et inventer à partir d'elles, une démarche qui lui est propre, et qui correspond à ses vrais besoins.

Deux outils sont à l'origine des méthodes actuellement les plus utilisées. Il y a d'un côté le principisme de Tom Beauchamp et James Childress. Ici, on part de « principes » qui, dans notre monde pluraliste, semblent encore faire consensus : l'autonomie, la non-malfaisance, la bienfaisance et la justice. Il faut donc envisager ces quatre principes comme des boussoles qui orientent positivement la réflexion. Dans les situations complexes, il s'agira de trouver la solution qui respectera au mieux ces quatre valeurs, quitte à les hiérarchiser. De l'autre côté, il y a la procédure de Hubert Doucet, qui est à l'origine de nombreuses variantes. Cette procédure a pour objectif de structurer et donc de clarifier une réflexion éthique qui, sans elle, risquerait de partir dans tous les sens. Le schéma classique distingue six étapes : dans la situation évoquée, quel est le problème à résoudre ? Quelles sont les solutions possibles ? Quels risques nous font courir chacune de ces solutions ? Y-a-t-il des valeurs qui permettent de soutenir chaque solution, et d'autres qui sont sacrifiées ? Au vu de cette analyse, quelle solution paraît la meilleure et pourquoi ? Et enfin, comment organiser

la solution retenue de telle sorte qu'on limite les risques repérés ? Les méthodes de Beauchamp et Childress, et de Doucet ont bien évidemment leurs propres limites : raison pour laquelle il faut précisément rester critique. Il n'en demeure pas moins qu'elles peuvent inspirer celles et ceux qui organisent des réunions aux enjeux lourds de conséquences, si du moins ils restent motivés par le souci de prendre la décision éthiquement la plus juste possible.

Cependant, les méthodes, quelles qu'elles soient, ne suffisent pas. Lors des débats, des arguments vont s'opposer. Ou, plus exactement, des manières de réfléchir et de résoudre le problème rencontré. Or, ces différents modes de raisonnement ne sont pas toujours compatibles entre eux..., ce qui explique en partie que des conflits puissent s'envenimer. On ne se comprend plus et les points de vue deviennent alors irréconciliables. Prendre du recul s'impose pour éclairer ce qui est à l'origine du conflit. C'est dans ce contexte qu'il est parfois intéressant d'attirer l'attention sur les modes de raisonnement en présence. Une distinction célèbre, développée par Max Weber, permet de l'illustrer. Certains réfléchissent en termes de convictions : ce qui leur importe, c'est de respecter des valeurs fondamentales à leurs yeux, ou des règles, ou la loi. A la limite, peu importent les conséquences, du moment qu'on ne trahit pas des principes qui fondent notre humanité. Pour eux, c'est là, dans la pureté de l'intention et dans la fidélité à leurs convictions que se trouve le bien. D'autres réfléchissent en termes de conséquences : ce qui doit primer, c'est le résultat. C'est lui et lui seul qui doit être considéré comme le bien premier. Et si pour l'obtenir, il faut prendre quelques libertés avec les principes qu'en temps ordinaire on respecte, on doit avoir le courage de l'assumer. On devine aisément que ces deux manières de réfléchir sont incompatibles entre elles. En avoir conscience, c'est se donner une chance de prendre distance par rapport à ces schèmes de pensée, et du coup de pouvoir les dépasser pour trouver plus facilement un terrain d'entente. Car comme le montrent les auteurs qui contribuent à ce numéro, il n'y a pas que deux sortes de raisonnement éthique.

Pour prendre une décision éthique, il ne suffit pas de discuter gentiment entre personnes animées des meilleures intentions. On sait trop bien où mènent les meilleures intentions... Les débats éthiques sont exigeants. Ils engagent les personnes impliquées. Les certitudes ou les croyances en sortent souvent bouleversées. Et les décisions qui en résultent, dont on devient personnellement responsable, ont des conséquences parfois lourdes pour les patients et leur entourage. Voilà pourquoi cette dimension éthique du métier de médecin ou de soignant mérite, elle aussi, d'être professionnalisée.

Jean-Michel Longneaux